Le sureau

— *Miladiou*, mais c'est qu'il est en train de crever, *mon* sureau !

C'est que le sureau d'Albert, ce n'était pas un bête et banal baliveau.

Il se dressait, incongru, à côté de la porte d'entrée, taillé en tonnelle au dessus d'un banc de pierre. D'autres auraient préféré un rosier, du chèvrefeuille, des géraniums ou du lierre. Albert, lui, avait délibérément choisi cet arbuste un peu ingrat. Il l'avait planté le matin même de son mariage, avant d'enfiler son costume – ce qui lui avait valu quelques minutes de retard et la première réprimande de Fanny.

La belle Françoise… C'était pas gagné au départ ! Albert en était fou depuis ses quatorze ans. Mais elle était « plutôt fiancée » à son copain d'enfance Gaston Dallanches. Plus grand, plus beau, plus riche. Hélas, la guerre avait éclaté. Le pauvre Gaston était tombé lors de l'offensive allemande du 5 juin 40. Albert avait eu plus de chance, toujours un peu loin du théâtre des opérations. Dès qu'il avait appris la disparition de son ami, il avait supplié les parents du héros : en souvenir de leurs vingt ans de camaraderie, accepteraient-ils de lui donner le dernier costume de leur fils ? D'abord hostiles à se séparer de leur relique, les Dallanches avaient fini par céder, touchés par ce témoignage d'une aussi belle amitié. La belle Françoise s'était émue, elle aussi. Albert, sitôt démobilisé, avait entouré la « fausse veuve » de prévenantes attentions. Et, de fil en aiguille, Fanny s'était doucement laissé circonvenir…

Depuis, Albert soignait amoureusement sa petite femme, le costume du défunt… et son *saüc*[1]. L'hiver, les tiges noueuses grattaient nerveusement la façade comme une main décharnée. Au printemps, le blanc pâle des grandes fleurs fanait trop vite ; puis les petites baies violacées pistachaient le banc de pierre.

— Pas grave ! Ça se nettoie, disait Albert. Mais connaissez-vous vraiment les bienfaits du sureau ? »

Il vous attirait à l'intérieur et vous faisait goûter son vin de sureau – « radical contre la toux ». Vous restiez à dîner ? Vous aviez droit à une salade de chicorée du jardin – au vinaigre de baies et à l'huile de fleurs. Au dessert, si c'était la saison, Fanny vous préparait des beignets de fleurs dégoulinant d'un rob[2] succulent. Avec la cigarette de la digestion, vous ne coupiez pas à l'eau de vie ; une tisane de fleurs vous accompagnerait le long de la veillée. Vous gardait-il à dormir ? On vous conseillait, avant de vous assoupir, une lotion en friction contre vos crampes ou vos rhumatismes. Au petit déjeuner, vous attendait une théorie de pots de confitures – prune, fraise, mûre, framboise, comme dans toute bonne maison ; mais plus rares, tomate verte, rose, rhubarbe – et sureau, bien sûr ! Bien le diable si vous ne repartiez pas avec un petit assortiment…

— Mais d'où tenez-vous toutes ces recettes ? demandait l'invité charmé et repu.

— C'est un vieux de par là qui me les a enseignées... répondait vaguement Albert, avant d'orienter la discussion vers un autre sujet.

On n'en avait jamais su davantage. Hospitalier dès qu'on s'intéressait à son arbre – ou plutôt acharné à en vanter les mérites dès qu'on le cherchait sur le sujet, il était du type discret, méfiant, dur en affaires. Il avait repris la ferme à la mort précoce des parents, réussissant à élever, puis caser ses deux frangins dans de bonnes familles. Il trimait pour élever les trois beaux gamins que lui avait donnés Fanny. C'est qu'à ces âges-là – entre quinze et dix-neuf – faut les nourrir !

Philippe, l'aîné, est préposé au nettoyage des extérieurs. Et le sureau, il en a son *sadoul*[3] ! D'abord, il en mange et il en boit depuis sa naissance, à toutes les sauces. Au printemps, les petits grains éclatent sur le banc, tachant la pierre et ses beaux vêtements à la mode. Jusqu'aux *cagades* des oiseaux qui lui *mistrassent*[4] d'un pourpre indélébile et corrosif sa Renault Gordini – une occase qui lui a coûté trois ans d'économie et qu'il entretient à grand peine. Faut qu'il astique, et sa carrosserie, et le banc, car le paternel veut que ce dernier soit impeccable. Sureau par ci sureau par là, un jour, *je m'en vais te me lui foutre un coup de serpe, à ce sureau* ! se vante-t-il auprès des copains. Mais Philippe se retient, car il sait trop que les représailles paternelles seraient terribles…

---

[1] *Sureau* en occitan.
[2] Le rob est un concentré de fruits obtenu par une évaporation prolongée, ayant la consistance du miel.
[3] *Saoûl.*
[4] *Salissent.* Absent du dictionnaire, mais *mistre* signifie *débris* en ancien français.

— *Puto de saüc !* Tu vas pas me crever maintenant ! s'inquiétait donc Albert devant l'allure de son arbre. Après un hiver très rude, ce dernier tardait un peu à mettre ses feuilles en ce début de printemps. Or Albert, qui n'a de cesse d'agrandir son domaine, est sur un marchandage difficile qui requiert toute son attention. Et voilà que la source de ses bienfaits se met à se tarir ? Pas question – ça va lui porter malheur. Il va redoubler de soins et d'attention. Malheureusement, rien n'y fait. On a beau essayer de lui expliquer que son sureau n'est pas éternel, il n'en veut rien savoir. Il s'acharne. Il s'obstine. Il s'entête. Ça vire à l'idée fixe – mais le déclin semble irrémédiable.

Et voilà que, contre toute attente, les propriétaires du champ convoité se mettent à demander plus que convenu ! Albert enrage, se renferme un peu plus. Pour les autres, la négociation en est la cause. Mais Albert, lui, se préoccupe bien davantage de *son* sureau. Cette obsession va peu à peu absorber toute son énergie. Toutes les liqueurs, infusions, potions, d'habitude si bénéfiques, n'y font rien. Force lui est de constater qu'il se dessèche en même temps que son double végétal. De peu prolixe, Albert devient quasi muet. De temps en temps, son regard s'égare et se tourmente.

— À quoi tu penses, Albert ? s'inquiète souvent Fanny, alors que son homme, accoudé lourdement sur la table de la cuisine, sursaute au moindre bruit qui trouble ses rêveries.

— À rien ! bafouille Albert en redescendant sur terre.

Mais il s'affaiblit de jour en jour, tant et si bien qu'il lui faut s'aliter, de plus en plus souvent. Bientôt, il ne trouve de force que pour aller contempler son sureau chéri et se lamenter sur son dépérissement. Il a consulté, bien sûr, dès qu'il a senti que la fatigue s'installait pour de bon. Mais on ne lui trouve rien de rien qu'une forte anémie. Va-t-on l'hospitaliser ? Pas question, il tiendra. Il va hésiter longtemps, mais n'y résistera plus : qu'on coupe une ou deux branches de son sureau – il ressentira dans sa chair chaque coup de sécateur – et qu'on les lui cloue à la tête du lit.

Les hommes, c'est comme ça. On va constater un léger mieux quelques jours, et le sourire revient. Mais, entre un printemps particulièrement sec et les branches qu'il faut renouveler tous les deux jours, l'état du bosquet ne s'améliore pas. Naguère prodigue, celui-ci n'arbore plus désormais que quelques pauvres raquettes qui ont du mal à blanchir. Faut dire aussi que la famille se soucie surtout du malade et ne pense guère à en soigner le fétiche. Albert s'alite à nouveau.

Un matin ensoleillé de juin, Albert va se réveiller en sueur. Il peut à peine bouger dans le lit. Il n'en dort plus depuis une semaine : le 5, c'est aujourd'hui. Il appelle sa femme qui s'affaire depuis l'aube, lui demande de l'aider à se lever. Fanny n'en croit pas ses yeux. Il est animé d'une volonté farouche. Il va lui prendre les mains gravement et la supplier de le laisser seul quelques instants dans la chambre. Il va lui falloir invoquer l'amour, la confiance, les années qu'ils ont passées ensemble, jurer sur la tête des enfants, pour qu'elle consente enfin à l'abandonner.

— Ne t'inquiète pas. Il me faut être seul un petit moment. Je t'appellerai si je t'ai besoin, promis.

C'est bien à regret que Fanny referme la porte sur son homme. Il est si bizarre, depuis quelques mois. Alors, si *vraiment* il y tient, après tout… Elle vaquera à proximité, prête à se précipiter au moindre appel.

Une fois assuré qu'elle ne va pas revenir, Albert, à grand peine, va traîner une chaise devant la porte. Pas question de se laisser surprendre par qui que ce soit pendant la petite cérémonie qu'il prépare. Depuis vingt-quatre ans, il a toujours trouvé un quart d'heure de solitude pour s'exécuter. Il se dirige à pas très lents vers la grande armoire, appuyé sur deux grands tuteurs au bout desquels Philippe a cloué deux tampons de caoutchouc. Il ouvre le battant de droite, se débat avec la tringlerie qui condamne la porte de gauche. Ouvre enfin. Là-bas, au fond, c'est le costume de Gaston. Il va faire appel à ses dernières ressources pour le décrocher et le poser sur le lit. Il s'assied pour souffler. Les paroles du vieil Armand lui reviennent à l'esprit…

Armand… C'est de lui qu'Albert tient toutes ses connaissances sur les plantes. Le vieux rebouteux l'avait pris en affection et lui enseignait les simples et leurs recettes.

—… Mais le saüc, surtout, chevrotait Armand, il te protège des esprits[5]. Il repousse les insectes, *sais*[6], mais c'est aussi un arbre magique qui empêche les revenants de venir t'importuner.

[5] Pratique citée par Hugues Berton : « Sorcellerie, croyances et superstition ». Serest 1993.
[6] *Tu sais*.

Sur le moment, Albert avait haussé les épaules. Le vieux continuait :

— Si on te jette un maléfice, tu prends un vêtement à toi et tu le fouettes avec une baguette de sureau. La personne qui t'a ensorcelé, elle recevra les coups en retour[7]. Mais c'est mieux encore si tu tâches moyen de te procurer un bout de vêtement de la personne que tu soupçonnes. Si c'est vraiment celle-là, elle recevra chacun de tes coups…

Albert revoit, au moment de la mobilisation, le vieil homme trafiquer une petite statuette à l'effigie de son rival et le planter de clous. Au début, il n'y croyait guère, à tous ces sortilèges. N'empêche que le Gaston n'est pas revenu, et que lui, il a échappé à toutes les batailles. Alors, si ça a marché dans un sens… Mais Fanny était inconsolable… Il a donc demandé à Armand de l'aider à la séduire, il se trouve que ça a marché aussi. Il s'est débrouillé pour récupérer carrément un costume entier du pauvre Gaston. Comme trois précautions valent mieux qu'une, Armand lui a fourni un rejeton de sureau « préparé ». Jusqu'à cette année, il n'a pas eu le moindre cauchemar. Mais depuis cet hiver que son talisman végétal se meurt lentement… *Albert, ne te laisse pas faire…*

Il se relève, saisit une baguette de sureau posée à la tête de son lit et se prépare, comme chaque 5 juin, à fouetter le costume de Gaston. Le premier coup lui ôte son restant de force. Il s'affaisse doucement en murmurant :

— Il va revenir…

Au bout d'une heure, sa femme s'est quand même inquiétée. Elle a essayé d'ouvrir la porte. A dû appeler son second fils. Ils ont découvert Albert gisant inconscient, la main gauche agrippée à la jambe d'un costume qu'elle ne reconnaît pas tout de suite.

— Mon dieu, le pauvre… s'émeut-elle devant un tel geste de dévotion amicale.

Elle n'a pas la moindre attention, bien sûr, pour la baguette de sureau tombée un peu plus loin…

Albert n'est plus qu'un maigre corps qui s'éteint doucement dans son lit. De temps en temps, il reprend ses esprits, pour regarder la porte avec terreur et murmurer : *il va revenir*. À la tête du lit, personne ne songe à renouveler la branche de sureau – et pour cause. Ce dernier n'est plus qu'un fagot desséché. Philippe, l'aîné, n'a plus besoin de se cacher. Chaque fois qu'il sort de la maison, il casse un bout de branche morte qu'il jette au loin en gueulant « Saloperie ! ». Il n'a aucune raison de souhaiter la mort d'un père qu'il aime et dont il a été chéri. Mais l'agonie dure longtemps et le père n'en reviendra pas. Alors, un peu plus tôt, un peu plus tard... Et depuis le temps qu'il en rêve, il pourra enfin *foutre un coup de scie à ce putain de sureau à la noix*.

C'est qu'il a fini par l'avoir ! Depuis un an que, chaque soir en douce, il versait à son pied un verre d'essence…

Philippe BUCHERER

Dernières nouvelles du Diable

[7] Cf. Dictionnaire du diable et de la démonologie, J. Tondriau et R. Villeneuve, Marabout Université.